

Kenneth White  
Institut international de géopoétique

## **À la recherche de l'espace perdu. Approches de la géopoétique**

Université du Québec à Montréal  
Intervention au Centre de recherche  
« Le texte et l'imaginaire »  
Séminaire « L'étrangeté comme effet  
de lecture : du fantastique à l'exotisme »  
Groupe de recherche « L'appréhension  
géopoétique de l'espace »  
2 décembre 2003

### La carte conceptuelle

Je propose en tout premier lieu d'analyser la carte conceptuelle sous-jacente aux titres de votre centre de recherche et de votre séminaire.

Prenons d'abord les mots « imaginaire » et « fantastique ». Que le fantastique soit très répandu dans notre contexte psychosocial, rien de plus certain. À mon sens, c'est une sorte de soupe dans un espace non seulement borné, surcodé, mais asphyxiant. C'est le signe même d'un confinement, d'un esprit déconnecté, tournant en rond. C'est la forme infantile de l'imaginaire.

Le mot « imaginaire » est bien plus complexe. Mais je suis loin d'être sûr que l'imaginaire soit la clé de la grande spatialisation qui me semble nécessaire. Pour beaucoup,

Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu. Approches de la géopoétique », Rachel Bouvet et Kenneth White [éd.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 11 - 30.

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

« art », « poésie » sont synonymes d'« imaginaire ». Je mets cela radicalement en question. Voici en résumé ce que dit Mandelstam dans son *Entretien sur Dante* :

a) Dante est facteur d'instruments et non producteur d'images. Il est stratège de mutations et de croisements et rien moins que poète, au sens banalement culturel de ce mot.

b) Dante est par excellence le poète qui rend le sens mouvant et désintègre l'image. La composition de ses chants rappelle un horaire de train ou d'avion.

c) La qualité de la poésie se définit par la rapidité et la vigueur avec lesquelles elle impose ses projets au lexique. Il faut traverser à la course toute la largeur d'un fleuve encombré de jonques mobiles en tous sens : ainsi se constitue le sens du discours poétique. Ce n'est pas un itinéraire qu'on peut retracer en interrogeant les bateliers : ils ne vous diront ni comment ni pourquoi vous avez sauté de jonque en jonque.

Prenons maintenant le mot « exotisme », associé, en littérature, plus particulièrement au nom de Segalen. Tout le monde sait aujourd'hui que, dans l'esprit de Segalen, « exotisme » ne signifie pas couleur locale, accumulation de pittoresque, mais sortie d'un « plat univers ». Dans *Équipée*, que je considère comme son livre le plus pénétrant, il commence par poser le problème en termes dialectiques. Son voyage en Chine de 1909 devait être la mise à l'épreuve, sur le terrain, d'une dialectique entre le rêve, la perception des phénomènes immédiats, d'une part, et l'imaginaire, les constructions de l'esprit, d'autre part. Sans la charge du réel, l'imaginaire s'étirole, devient fantaisie creuse. Sans la puissance imaginative, le réel s'épaissit, s'affadit. L'équipée de Segalen se voulait une expérience synthétique.

Mais on ne peut s'arrêter là. On resterait dans le contexte du symbolisme, tandis que notre propos est d'entrer dans l'espace géopoétique. Poursuivons donc une lecture de Segalen non seulement littéraire mais *radicale*.

## KENNETH WHITE

Ce que visait notre nomade intellectuel breton, après la solution d'équations mentales complexes, c'était un nouvel espace intellectuel et poétique dont il voulait approfondir l'investigation.

À propos de Rimbaud (et quand un écrivain de l'envergure de Segalen parle d'un écrivain de l'envergure de Rimbaud, il parle obliquement de lui-même), Segalen dira que ce qui marque son travail, c'est la faculté de « rassembler puissamment des puissances », c'est une « emprise télépathique de l'espace ».

Il s'agit bien, dans ce champ du dehors, d'une certaine *étrangeté*. Mais si, en littérature, il suffit de créer « des effets » (d'étrangeté, etc.), en géopoétique, il s'agit d'arriver, à travers des aliénations déconditionnantes, des champs d'énergie non identitaires, et des étrangetés (de la *psychè* et de la Terre), quelque part.

À l'encontre de tout ce qui n'est qu'errance, « littérature de voyage », la géopoétique vise, en dernier lieu, à l'issue de toute une nomadisation intellectuelle, une résidence, une nouvelle présence-au-monde.

Pour résumer ce préambule, dans l'exploration de l'espace qui nous intéresse, il est extrêmement difficile de trouver un langage instrumental, découvreur, opératoire. Très souvent le concept usé sert à masquer ce qui est déjà présent de manière latente, et ce qui est réellement en cours. Au lieu d'ouvrir l'esprit et de le rendre apte à percevoir et à concevoir de manière nouvelle, il l'enferme.

J'ai senti le besoin tout au long du parcours qui est le mien d'inventer des concepts extravagants — surnihilisme, érotocosmologie, biocosmopoétique, chaoticisme, etc. — avant d'arriver au concept de géopoétique, concept, je pense, vraiment opératoire, ouvrier d'*espace* et fondateur de présence. Avant d'y entrer de plain-pied, examinons, étape par étape, le cheminement de quelques recherches récentes.

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

### Expérience et étude de l'espace

Un certain souci, un certain sens de l'espace revient en force. Beaucoup de recherches tournent depuis quelque temps autour de cette question.

Un signe majeur dans ce domaine est l'évolution de la pensée de Heidegger. Dans *Sein und Zeit (L'Être et le Temps)* de 1927, c'est la temporalité qui est mise en avant comme facteur décisif. Mais dans son étude « L'art et l'espace » de 1968, c'est sur une appréhension de l'espace qu'est mis l'accent.

Parmi d'autres études « spatialisantes », je citerais volontiers, dans le contexte français, la publication par les Presses Universitaires de France, en 1952, de *L'Homme et la Terre* d'Eric Dardel, et le colloque *Géotopiques* sur l'imagination géographique des universités de Genève et de Lausanne en 1985; dans le contexte anglais, la publication en 1976 de *Place and Placelessness* de Edward Charles Relph, en 1979 de *The Interpretation of Ordinary Landscapes* (dirigé par Donald William Meinig), et en 1981, de *Humanistic Geography and Literature*, sous la direction éditoriale de Douglas Charles David Pocock; et dans le domaine allemand, le *Geopsyche* de Willy Hellpach, et la *Festschrift* de la société géographique de Berne, *Der Mensch in der Landschaft*.

Toute une recherche est en cours. Mais je dirais plus, toute une déviance du discours, peut-être aussi, tout un déplacement existentiel.

Il semblerait que l'esprit occidental, ayant vécu, depuis le christianisme jusqu'à l'hégélianisme, sur un sens de l'histoire, a la sensation d'être arrivé à une « fin de l'histoire » (ce qui ne veut pas dire, évidemment, la fin de toute une prolifération d'événements), et qu'il a envie de déboucher sur un nouveau sens de l'espace, de la terre, sur une nouvelle sensation du lieu où nous essayons de vivre. Nous sommes en train de sortir

KENNETH WHITE

de l'histoire, de l'historiographie et de l'historicisme, nous sommes en train d'essayer de découvrir un nouvel espace géographique, ce qui implique une nouvelle géographie de l'esprit, et une nouvelle *graphie*.

Ces recherches m'intéressent au plus haut point. Mais, tout en sachant que, sociologiquement, socio-culturellement, il s'agit d'un travail de longue haleine, je suis, pour ma part, intellectuellement, poétiquement, un peu impatient. Cela ne va pas assez vite, cela ne va pas assez loin, cela ne vole pas assez haut, cela reste trop encombré de psychisme, d'imaginaire, d'humanisme.

Dans le brouhaha général, il est difficile de vraiment commencer à recommencer.

La géopoétique est une tentative de re-commencement.

Dégageons d'abord le terrain conceptuel de quelques interprétations faciles de ce terme.

Ce nouveau concept ne désigne pas seulement une sorte d'expression littéraire de la géographie, comme certains ont voulu le croire. On sait que Dussieux (*Histoire de la géographie*, Paris, 1883) critiquant l'*Erdbeschreibung* (Hambourg, 1754-1792, 11 volumes) de Busching, en trouvait le style « diffus et lourd ». On sait que Cuvier, lisant Pallas (surtout son voyage en Sibérie, 1768-1774), trouvait que le texte, plein de « longues et sèches énumérations », ne formait pas « une lecture agréable » (je cite son *Eloge de Pallas*), car Pallas « ne transporte pas son lecteur avec lui — il ne lui met point en quelque sorte sous les yeux, par la puissance du style, comme l'ont fait des voyageurs plus heureux, les grandes scènes de la nature ». Or, même si Busching avait manié une plume plus allègre, même si Pallas avait été meilleur styliste et plus « graphique », ils n'auraient toujours pas fait de la « géopoétique ».

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

Il est bien évident que je n'utilise pas le mot « poétique » dans le sens banal, encore moins dans le sens dégradé, qui a cours dans notre société, notre civilisation. Passons vite sur cette sociologie, et pensons, par exemple, au *nous poetikos* d'Aristote.

Par poétique, j'entends dynamique fondamentale. C'est ainsi qu'il peut y avoir à mon sens, non seulement une poétique de la littérature, mais aussi une poétique de la philosophie, une poétique des sciences et, éventuellement, pourquoi pas, une poétique de la politique. Il ne s'agit ni de poésie pure, ni de poésie intime. « La poésie veut quelque chose d'énorme », disait Diderot. J'entends cela d'abord dans le sens quantitatif, encyclopédique (je ne suis pas contre le quantitatif, à condition que l'accompagne la force capable de le charrier), ensuite, dans le sens d'exceptionnel : é-norme. En véhiculant énormément de matière, de matière terrestre, avec un sens de l'espace, la géopoétique entend sortir de la mythologie, de la religion, de la métaphysique, et déboucher dans un nouvel espace mental, éventuellement culturel.

La géopoétique n'est donc pas une rencontre sympathique entre littérature et science dans un cadre humaniste. Ce n'est pas non plus un jumelage de disciplines, à l'instar, par exemple, de l'alliance, de l'alliage entre la géographie et l'hydrologie qui donne l'hydrodynamique marine. C'est encore moins une synthèse dialectique hégélienne. Élaborant une pensée, une vision, une expression concernant le rapport entre l'être humain et la terre, la géopoétique est *sui generis*.

### Commencements

Étant donné que je viens de parler de « commencer à recommencer », il n'est peut-être pas inutile qu'à ce stade je personnalise un peu mon propos, en évoquant les commencements lointains de la notion de géopoétique dans mon propre parcours, et en vous invitant à faire des rapprochements avec le vôtre.

KENNETH WHITE

Tout a commencé pour moi sur quatre kilomètres carrés de terrain, dans l'arrière-pays d'un village de la côte ouest de l'Écosse.

C'était pour moi un territoire « sacré ». C'est le mot que j'employais à l'époque, le seul que j'avais à ma disposition pour indiquer l'intensité de ce que je ressentais.

Je montais « là-haut » en empruntant d'abord un sentier bordé d'aubépines. En haut de ce sentier, sur un gros rocher qui surplombait la partie nord du village, il me fallait me concentrer, afin de me sentir « digne » d'entrer dans le territoire.

Une fois dans le territoire, je suivais dans les champs des pistes d'animaux (lièvres, hérissons), j'imitais les cris des hiboux dans les bois, je marchais à travers les landes accompagné seulement par le vent. Voici un poème, « Le territoire », écrit très tôt, recueilli plus tard dans le livre *Terre de diamant*.

*Ici au pays blanc*

*tout arbre un totem*

*tout rocher un autel*

*découvre — c'est ici même.*

Vocabulaire sacré, certes, mais déjà « naturalisé », si je puis dire, « généralisé », dégagé du contexte strictement religieux. Quant au « pays blanc », c'est, certes, l'ancien nom, Alba, de mon pays d'origine, l'Écosse. Mais c'est aussi le premier terme synthétique que j'ai utilisé pour désigner l'espace mental qui m'intéressait. Dans mon esprit, ce terme était dégagé de toute projection trop humaine, tout en gardant un certain horizon transcendantal, une certaine *aura*.

Plus tard, j'ai étendu mon « territoire » à toute la côte ouest de l'Écosse, que je parcourais avec, dans mon sac à dos, toutes

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

les études géologiques et géomorphologiques sur lesquelles je pouvais mettre la main : je pense en particulier aux cahiers bleus de la série *British Regional Geology* (« The tertiary volcanic districts », etc.) publiée par l'*Institute of Geological Science* du *National Environment Research Council*. Il n'est guère de côte plus irrégulière que la côte ouest de l'Écosse. L'Atlantique y est pour quelque chose, mais il n'y a pas que l'Atlantique. Avant l'Atlantique, et plus forte encore que lui, il y a eu la glace... Le visage de l'Écosse tel que nous le connaissons aujourd'hui, et tel qu'il continue à être travaillé par les rivières, les vagues, le vent, la pluie, le givre et l'homme, remonte à la dernière époque glaciaire... Le résultat en est un des paysages terraqués les plus grandioses et les plus variés d'Europe (dont vous avez évidemment l'équivalent ici au Québec). Cette côte m'a marqué. Sa configuration même a donné une forme à ma pensée et une manière à mon style. Et de ce contexte ont émergé beaucoup de poèmes (recueillis notamment dans le volume *Atlantica*), par exemple celui-ci, consacré au moine-voyageur, Brandan :

*Un homme laissa trace de sa présence  
là-bas à Bute et aux îles Garvellach  
et au détroit de Kilbrannan  
c'était Brandan, le saint voyageur*

*oui, bien sûr, Brandan avait la foi  
mais qu'importe cela  
c'était avant tout  
un navigateur  
une silhouette qui mille après mille  
doublait les caps  
égrenait les îles  
frayait une voie  
entre écume et nuage  
attentif aux lignes du monde*

*le détroit d'Islay  
l'estuaire de Lorn*

KENNETH WHITE

*la passe de Tiree  
le détroit de Mull  
Skerrymore et la pointe de Barra  
le loch Alsh, le pertuis Rhea  
le détroit de Raasay*

*ah, le son clair de ces mots  
et un monde  
qui s'ouvrait, qui s'ouvrait...*

Mes premières lectures profondes étaient religieuses. Mon étude la plus constante était celle de la Bible. S'il y a des désavantages à cela (cette lecture peut rendre complètement fou — les cas sont nombreux), il y a aussi des avantages. C'est un livre littéraire avec, ici et là, une certaine poésie (les romanciers, surtout les romanciers américains, y puisent leurs titres : *The Sun Also Rises*, etc.). Mais c'est surtout le récit (récit mythique), d'une tribu nomade essayant d'échapper à l'esclavage (à Babylone, en Égypte) pour s'acheminer vers une terre promise, un espace eschatologique. Ce fut du moins ma façon de le lire. Et puis il y avait autre chose : il y avait à la fin de mon édition de la Bible toute une série de cartes. Quand le sermon du pasteur devenait ennuyeux, ce qui était assez fréquent, je me plongeais dans ces cartes. C'est ainsi que j'errais au pays d'Ishmaël au bord de la mer Rouge, ou en Scythie. Je pouvais suivre les traces de Sem et de Cham en Inde et en Chine. Je pouvais passer par l'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Babylonie, la Galatie, la Phénicie, en visitant les sites de Gaza, de Tyr, de Sidon, d'Antioche... ou bien ceux de Philadelphie en Asie Mineure, d'Abilène dans la chaîne du mont Hermon.

Exotisme biblique !

Un peu plus tard, j'ai pu prolonger ces pistes dans le livre de Charles Doughty, *Travels in Arabia Deserta*, richement illustré lui aussi de dessins et de cartes : toute la géologie

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

de la péninsule arabique (sables, grès, granit, laves, basalte plutonique), et un itinéraire des plus ouverts. Or, si Doughty avait étudié la littérature anglaise, convaincu d'une décadence croissante, s'il était parti étudier la philologie aux Pays-Bas, s'il avait voyagé en Syrie, en Palestine et en Arabie, *ce fut en vue d'une poésie*. Dans une lettre de 1922, il écrit ceci : « C'est à l'*Ars Poetica* que j'ai consacré ma vie. C'est dans ce contexte-là qu'il faut voir tous mes voyages, toutes mes errances, tous mes séjours à l'étranger. » Mais s'il y a des passages magnifiques dans *Arabia Deserta* (« *A new voice hailed me of an old friend when, first returned from the Peninsula, I paced again in that long street of Damascus which is called Straight...* »), si le livre constitue un chantier extraordinaire, sa lecture me laissait sur ma faim, et les tentatives proprement poétiques ultérieures de Doughty (son épopée : *The Dawn in Britain*) me tombaient des mains. Il fallait donc continuer. J'ai continué sur le même terrain, avec l'impression de me retrouver en pays biblique et de tout recommencer, comme dans ce passage de *Dérives* (Paris 1984), qui se situe en Tunisie :

Sorti de Gabès, allant vers l'ouest. Le vent souffle.  
De petites colonnes de sable tourbillonnent et  
s'évanouissent dans la brousse. Un troupeau de  
chèvres noires. De longues lignes de poteaux  
télégraphiques menant au néant. Mes pieds  
poussiéreux. Une femme passe, une jarre sur le  
dos, robe rouge sombre, lourds bijoux d'argent.  
Sidi Mansour. Et puis encore la brousse. Des  
tentes étalées sur des murs de pierres et de  
broussailles. El Guetar. Puis bientôt les palmiers  
commencent, c'est l'oasis de Gafsa.

Je reviens à l'extrait que j'ai cité du poème « Le dernier voyage de Brandan », où il était question d'un monde qui s'ouvrait. C'est le sens, la sensation de cette ouverture que j'ai voulu donner dans cette partie de ma conférence.

KENNETH WHITE

C'est de cette expérience qu'a émergé, avec le temps, un concept, celui du « monde ouvert ». Un mot maintenant concernant ce concept.

Notre monde d'aujourd'hui (un monde, c'est le résultat d'une expérience de l'espace, la « résidence » que j'ai évoquée tout-à-l'heure), est divisé entre deux tendances, deux forces : d'un côté, un cosmopolitisme impérialiste vu en termes uniquement économique-financiers, de l'autre, en réaction à cela, un localisme identitaire parfois douillet, parfois militant. Or, je ne me situe ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux camps. Je parle plutôt au nom d'un monde ouvert, où le local rejoint le global, de manière naturelle, si je puis dire.

Tout lieu est ouvert, si on sait le lire. Le moindre ruisseau mène à une rivière, à un fleuve, ensuite à l'océan. Un peu de géologie permet de suivre le filon d'une masse rocheuse à travers les continents. Un peu de météorologie permet de suivre vents et nuages à travers la terre. Puis il y a les pistes des oiseaux migrateurs. Sans parler du mouvement des peuples et des langues.

Voilà le mondialisme qui m'intéresse.

### Perspectives d'histoire culturelle

Le moment est venu de faire un peu d'histoire culturelle, afin de voir clairement comment notre monde d'aujourd'hui s'est formé, de comprendre ce qui a constitué notre conscience (et notre imaginaire), et d'entrevoir des perspectives.

Après une appréhension géopoétique de l'espace, je propose donc maintenant une compréhension de l'espace géopoétique.

Pour ce faire, je vais employer le schéma de l'autoroute de l'Occident que j'ai inventé pour *Le Plateau de l'albatros* –

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

*introduction à la géopoétique*, mais en commentant les étapes, selon les préoccupations et les références qui sont les vôtres dans ce séminaire.

Le tout début de l'autoroute de l'Occident, c'est le tandem Platon et Aristote. Platon, le premier métaphysicien, inaugure la dialectique du réel et de l'idéal qui va, par exemple, préoccuper longtemps Segalen. L'idéoréalisme de Saint-Pol-Roux, le surréalisme d'André Breton seront des tentatives pour la surmonter, tout en restant dans le même langage, la même grammaire. Quant à Aristote, plutôt physicien, il invente la classification, la taxonomie. Tout notre savoir, toute notre épistémologie est basée sur la division. Pour établir un savoir du corps, nous mettons un corps mort sur une table, nous le disséquons — et nous apprenons beaucoup de choses. Mais le vivant, n'est-ce pas plutôt un corps en mouvement dans un espace? Pour ce qui est de la classification, elle est incontestablement utile. N'importe quel bibliothécaire le sait. Sans classification il y a confusion totale et perte considérable de temps. Mais plusieurs systèmes sont valables. Et puis le réel déborde souvent les classifications, les catégories. Prenez, si vous le voulez bien, mon cas. Suis-je un écrivain britannique ou un écrivain français? Étant donné que j'emploie les deux langues, on me trouvera parfois dans la section « littérature française », parfois dans la section « littérature étrangère ». On trouvera aussi certains de mes livres dans la section « poésie », d'autres dans la section « romans » (j'écris, certes, des livres de prose narrative, mais ce ne sont pas des romans), d'autres dans la section « philosophie » alors que mes « essais de pensée » tentent de sortir de la philosophie pour aller vers autre chose. Et parfois, bien sûr, on ne me trouvera pas du tout...

Deuxième grande étape sur l'autoroute de l'Occident, le christianisme. L'accent est mis ici sur le rapport, non entre l'être humain et la Terre (base de la géopoétique), mais entre la créature et le Créateur, le monde étant vu comme une vallée de larmes qu'il faut traverser afin de gagner la vie-après-la-mort.

KENNETH WHITE

Quant à la nature, si certains chrétiens y voient l'œuvre du Créateur, pour d'autres, la plupart, le péché originel l'a contaminée comme il a contaminé l'humanité. Il n'y a que les pélagiens pour nier le péché originel et pour prendre la nature comme base. On trouve des traces pélagiennes chez André Breton, chez Victor Segalen, et, encore plus explicitement, bien sûr, chez moi.

Plus loin sur l'autoroute, le Moyen Âge chrétien cède la place à la Renaissance. La re-naissance de quoi? De Platon et d'Aristote. La nature reprend vie à travers la mythologie païenne. On s'intéresse au monde. On en découvre des espace nouveaux. Mais sur ce « nouveau monde », on plaque un langage ancien. Combien d'îles vont, par exemple, s'appeler St-Joseph (projection chrétienne), au lieu de l'« île aux rochers rouges » (appellation géopoétique). Le « nouveau monde » devient un théâtre caricatural, tandis que dans l'ancien, on développe un esprit critique, et on tente d'inventer un langage nouveau.

C'est au XVII<sup>e</sup> siècle, avec René Descartes, que débute la modernité. La modernité, c'est la séparation du sujet et de l'objet et un projet : la maîtrise de la nature. Au cours de la modernité, le sujet (*res cogitans*) va devenir de plus en plus subjectif (jusqu'à terminer, bourré de fantasmes, sur le divan du psychanalyste), et la nature (*res extensa*) va devenir de plus en plus « objectivée », considérée surtout comme matière exploitable. Résultat : désastre écologique général.

Ce qu'on a appelé le romantisme, c'est d'abord une réaction contre le modernisme : c'est l'individu se rendant compte qu'il a été privé de monde. D'où la tentative de remédier à la séparation du sujet et de l'objet et de rétablir le contact avec la nature. C'est aussi une multiplicité de recherches transversales qui visent à transcender les divisions entre les systèmes du savoir.

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

Arrive alors Hegel qui déclare que l'histoire est raisonnable et que l'« esprit du monde » (*der Welgeist*) est à l'œuvre dans le temps. La vision est grandiose, mais sonne creux. Sous-traduite, elle va inspirer les partisans bismarckiens d'une super-puissance, les partisans marxistes-léninistes d'un communisme international, et les partisans libéraux du supermarché global.

La fin du xx<sup>e</sup> siècle a vu s'éteindre à l'Est cette religion de l'histoire. Seul le supermarché subsiste, mais personne ne croit plus qu'il apporte le bonheur universel.

D'où la situation actuelle marquée par un confinement dans le contemporain, sans perspectives. Ce qui se traduit de plusieurs manières : un *punkisme* aveugle — *no future*; une normalisation générale, à laquelle certains tentent d'échapper par le *freakisme* — ou le fantastique; un creux rempli de plus en plus d'images, de plus en plus de bruits; des cirques — comme à la chute de l'empire romain; une vulgarité croissante, qui s'étale, et ainsi de suite. Les seules valeurs : celles cotées en bourse. De bonnes choses, comme toujours, ici et là, mais sans cohérence, sans cohésion.

La situation serait désespérée, n'était le fait que, dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle, certains esprits ont, non seulement vu venir de loin l'état de choses que je viens de décrire, mais ont travaillé, souterrainement, marginalement, à l'ouverture d'un autre espace. Ce sont ceux que j'appelle les *figures du dehors* ou les *nomades intellectuels*. Ils quittent l'autoroute, et s'aventurent dans le non-codé, suivant des pistes obscures, parfois des sentiers de lumière. Je nommerai Nietzsche et Rimbaud — c'est en leur compagnie que j'ai commencé à pérégriner et à travailler.

Ils sont difficilement classifiables. On dira Nietzsche « philosophe » et Rimbaud « poète ». Mais Nietzsche parle de l'« artiste-philosophe » (*Künstlerphilosoph*), et Rimbaud

## KENNETH WHITE

déclare : « Pour la pensée, je ne crains personne. » Ni l'un ni l'autre ne fait confiance à l'histoire. Nietzsche parle de l'« éternel retour », et Rimbaud, évoquant la marche en avant du Progrès, demande : « Pourquoi ne tournerait-il pas? » Tous les deux sont des pèlerins : la trajectoire de Rimbaud passe par la France, la Belgique, l'Italie (« rien que du blanc à penser » dit-il en passant le Saint-Gothard dans la neige), la Suède, l'Indonésie, l'Abyssinie; celle de Nietzsche va d'Allemagne en Suisse, de Suisse en Italie et en France, son « haut lieu » étant le plateau de l'Engadine, où il se sent « à six mille pieds au-dessus de l'époque et de l'humanité ».

C'est dans leur voisinage qu'il faut aussi situer, bien sûr, Victor Segalen, qui, lui aussi, quitte l'autoroute pour ce qu'il appelle « l'en-allée incertaine », sa trajectoire à lui passant par la Polynésie (contact avec la nature, approfondissement de la question culturelle), la Chine (concentration, recherche de principes), les frontières du Tibet où il évoque « le temps blanc ».

Or, à un moment ou à un autre de leur vie, chacune de ces figures a prononcé des paroles où l'on peut voir une approche de la géopoétique. « Si j'ai du goût, ce n'est guère que pour la terre et les pierres », dit Rimbaud. Et Nietzsche : « Frères, restez fidèles à la terre ». Quant à Segalen, lors de son voyage dans les « provinces fondamentales », il pense à un « art jailli du sol ».

### Le grand champ géopoétique

C'est donc sur la base de mes propres expériences, mais aussi à partir d'une lecture de l'histoire et sur un examen de ces trajectoires « erratiques » que je viens d'évoquer, que j'ai commencé à dessiner les contours du grand champ géopoétique.

## À LA RECHERCHE DE L'ESPACE PERDU

Une fois le terrain repéré, une fois le champ dessiné, la désignation même a un effet attracteur. Des éléments arrivent de partout, tels les affluents d'un fleuve et se rencontrent d'une manière cohérente.

C'est, par exemple, dans le champ de la géopoétique que prend toute sa signification la phrase du physicien Prigogine : « Une écoute poétique de la nature ». Il en est de même pour la théorie du « système ouvert » en biologie : la conception selon laquelle le langage humain n'est pas fondamentalement séparé du langage des choses, de la grammaire du cosmos. Quant au chemin philosophique vers la géopoétique, il passe par Heidegger, qui cherche des « districts originels » dont « la philosophie ne sait rien », et par Deleuze qui veut « brancher la pensée sur le dehors » et envisage un mouvement « tout à fait différent du mouvement imaginaire des représentations ». Des phrases, des aperçus de poètes, la plupart du temps perdus dans une masse confuse appelée « poésie » et estimés uniquement pour leur valeur esthétique, prennent ici tout leur sens : c'est Rilke parlant de son désir, de son projet de présenter la vastitude, la variété, la complétude du monde sous forme de « pures preuves »; c'est Saint-John Perse évoquant « les écritures nouvelles encloses dans les grands schistes à venir ».

Pourquoi appeler ce champ, cet enseignement, cette discipline, « géopoétique »?

Parce que c'est dans une poétique qu'une culture se concentre et se maintient. Que l'on songe à la poétique homérique chez les Grecs, à l'importance du *Livre des Odes* dans la culture chinoise, au rôle du chamane dans une tribu paléolithique. Depuis de longues années, ce sont les éléments d'une poétique de cette envergure que j'ai essayé de rassembler.

Quant au « géo » dans ce concept, c'est la planète Terre, notre lieu dans le cosmos. À la place de toutes les constructions

KENNETH WHITE

imaginaires, je pose comme base de travail le rapport à la Terre, le contact avec le dehors.

Pour terminer, je vais citer un poème de mon livre *Terre de diamant*, qui s'intitule « Matin de neige à Montréal » :

*Certains poèmes n'ont pas de titre  
Ce titre n'a pas de poème  
Tout est là dehors.*

Ici, on dit adieu à la poésie « poétique », on sort de la littérature « littéraire », on opère un passage par le blanc (un déconditionnement, la transformation de l'identité en champ d'énergie), et on entre en géopoétique.

## Bibliographie

- AERNI, Klaus [éd.], *Der Mensch in der Landschaft*, Berne, Société géographique de Berne, 1986 [1985], 644 p.
- BÜSCHING, Anton Friedrich, *Neue Erdbeschreibung*, Hambourg, Carl Ernst Bohn, 1777, 11 vol.
- DARDEL, Eric, *L'Homme et la Terre : Nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Nouvelle encyclopédie philosophique », 1952, 133 p.
- DELEUZE, Gilles, *Nietzsche aujourd'hui?*, Paris, Union générale d'éditions, 1973, 883 p.
- DOUGHTY, Charles Montagu, *Arabia Deserta*, trad. Jacques Marty, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 1949, 334 p.
- \_\_\_\_\_, *The Dawn in Britain*, London, J. Cape, 1943 [1906], 692 p.
- DUSSIEUX, Louis, *Les grands faits de l'histoire de la géographie*, Paris, Victor Lecoffre, coll. « Saint-Sulpice », 1883, 416 p.
- HEIDEGGER, Martin, *L'Être et le Temps*, trad. François Vezin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie. Œuvres de Martin Heidegger », 1986, 589 p.
- \_\_\_\_\_, *Die Kunst und der Raum. L'art et l'espace*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret et François Fédier, St. Gallen, Erker-Verlag, 1969, 26 p.

- HELLPACH, Willy, *Géopsyché, L'âme humaine sous l'influence du temps, du climat, du sol et du paysage*, Paris, Payot, 1944, 347 p.
- HOGARTH, David George, *The Life of Charles M. Doughty*, Londres, Oxford University Press, 1928, 216 p.
- MANDELSTAM, Ossip E., *Entretien sur Dante*, traduit du russe par Louis Martinez, Lausanne, L'Âge d'homme, 1995, 86 p.
- MEINIG, D.W. [éd.], *The Interpretation of Ordinary Landscapes. Geographical Essays*, New York, Oxford University Press, 1979, 255 p.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, 507 p.
- POCOCK, Douglas C. D. [éd.], *Humanistic Geography and Literature, Essays on the Experience of Place*, Londres, Croom Helm, 1981, 224 p.
- PRIGOGINE, Ilya et Isabelle STENGERS, *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, 302 p.
- RACINE, Jean Bernard et Claude RAFFESTIN [éd.], *Géotopiques. L'imagination géographique, les nouveaux indicateurs territoriaux, la marginalité, l'économie submergée*, Universités Genève-Lausanne, 1985, 147 p.
- RELPH, E.C., *Place and Placelessness*, Londres, Pion, coll. « Research in planing and design », 1976, 156 p.
- RILKE, Rainer Maria, *Les élégies de Duino. Les sonnets à Orphée*, traduit de l'allemand par Armel Guerne, Paris, Seuil, coll. « Points », 1974, 183 p.

RIMBAUD, Arthur, *Une saison en enfer*, Paris, José Corti, 1987, 358 p.

SAINT-JOHN PERSE, *Vents*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2003 [1960], 157 p.

SEGALEN, Victor, *Le Double Rimbaud*, Paris, Fata Morgana, 1986, 87 p.

\_\_\_\_\_, *Odes, suivies de Thibet*, Paris, Mercure de France, 1963. 117 p.

\_\_\_\_\_, *Stèles. Peintures. Équipée*, Paris, Plon, 1970, 525 p.

WHITE, Kenneth, *Atlantica. Mouvements et méditations*, traduit de l'anglais par Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1986, 235 p.

\_\_\_\_\_, *Dérives*, Paris, Maurice Nadeau, coll. « Les lettres nouvelles », 1978, 221 p.

\_\_\_\_\_, *Terre de diamant*, traduit de l'anglais par Marie-Claude White et Philippe Jaworski, Paris, Grasset, 1983, 269 p.